de l'action de l'acide azotique fumant sur le chlorure de benzyle. Il cristallise en fines aiguilles blanches ou en lames nacrées, très-solubles dans l'alcool bouillant et dans l'éther.

Les trois dérivés chlorés, ou plus exactement bichlorés, encore innomés, sont représentés par

$C^6H^3Cl^2CH^3$, $C^6H^4ClCH^2Cl$, $C^6H^5CHCl^2$.

Le premier existe dans les produits de l'action du chlore sur le toluène; le second, identique au chlorobenzol, se trouve dans les produits de l'action du chlore sur le chlorure de benzyle; le troisième est du chlorure de benzyle bichloré.

2° Cyanure de benzyle $C^7H^7C_2Az$. Pour obtenir ce corps, on fait bouillir du chlorure potassique dans une solution alcoolique concentrée de cyanure de potassium; on filtre pour séparer le chlorure potassique, on évapore la plus grande partie de l'alcool, et le cyanure de benzyle finit par surnager.

— II. MERCAPTAN BENZYLIQUE C^7H^8S. Ce corps se produit quand on fait agir le sulfhydrate de potassium sur le chlorure ou le bromure de benzyle. C'est un liquide incolore, d'une densité de 1,028.

On connaît trois dérivés du mercaptan *benzylique*. Le premier, le sulfure de benzyle $C^{14}H^{14}S$, se produit lorsqu'on mélange une solution alcoolique de sulfure de potassium et une solution alcoolique de chlorure de benzyle. On ajoute de l'eau, et il se précipite des gouttelettes oléagineuses, c'est du sulfure de benzyle. Il est insoluble dans l'eau, soluble dans l'alcool et dans l'éther, où il cristallise en écailles ou en longues aiguilles blanches. Le second dérivé, le *dioxysulfure* de benzyle $C^{14}H^{14}SO_2$, se produit par l'action de l'acide azotique sur le sulfure de benzyle. Il est légèrement soluble dans l'eau bouillante, très-soluble dans l'alcool et dans l'éther. Enfin le troisième dérivé, le bisulfure de benzyle $C^{14}H^{14}S_2$, s'obtient en faisant agir l'air atmosphérique sur le sulfhydrate de benzyle additionné d'ammoniaque, ou le bisulfure de potassium sur le chlorure de benzyle. Il cristallise en lamelles brillantes, insolubles dans l'eau, solubles dans l'alcool bouillant et dans l'éther.

BENZYL-PHOSPHINE s. f. (bain-zil-fo-sfi-ne). Chim. Ammoniaque composée dans laquelle l'azote est remplacé par du phosphore et un atome d'hydrogène par du benzyle. V., au mot PHOSPHINE, l'article *Phosphines aromatiques*, tome XII du *Grand Dictionnaire*, page 865.

BENZYL-TOLUIDINE s. f. (bain-zil-to-lu-i-dine). Chim. Dérivé benzylique de la toluidine.

* **BÉOTIE**, avec l'Attique, nomarchie de la Grèce moderne; 136,804 hab. et 6,426 kilom. carrés.

BÉOTIE, femme d'Hyas et mère des Hyades.

BÉOTUS ou **BŒOTUS**, fils de Neptune et d'Arné, fille d'Eole, roi d'Eolide, et frère d'Eole, dieu des vents. Il fut élevé avec son frère à Métaponte, où sa mère, fuyant la courroux de son père, s'était réfugiée auprès du roi de cette contrée, Métapontus. Devenus grands, les deux frères s'emparèrent du trône de leur hôte, puis ils quittèrent le pays avec leurs partisans; Eole se dirigea vers les îles de la mer Tyrrhénienne, et Béotus retourna vers son grand-père, auquel il succéda; il donna à son royaume le nom de Béotie. Suivant une tradition, son nom viendrait du grec *bous*, bœuf, parce que sa mère, à sa naissance, l'aurait caché dans du fumier de bœuf pour le dérober aux regards de son père.

Certains auteurs font descendre Béotus et son frère de Neptune et de Mélanippe, fille de Desmontès, et racontent qu'ils furent exposés à leur naissance par les ordres de leur grand-père, qui fit crever les yeux à leur mère, après l'avoir fait mettre en prison; que des pâtres les ayant trouvés les élevèrent; qu'ensuite ils furent reconnus par Théano, épouse de Métapontus, roi d'Icarie, laquelle, étant sans enfants, les fit passer pour siens; mais que, deux fils lui étant survenus dans la suite et ayant alors voulu faire périr Béotus et son frère, ceux-ci sortirent vainqueurs de la lutte, tuèrent les fils de Théano, qui elle-même se donna la mort; puis qu'ils retournèrent chez les deux pâtres qui les avaient élevés et que, Neptune leur ayant révélé leur origine, ils allèrent délivrer Mélanippe, leur mère, avec laquelle ils revinrent auprès de Métapontus, qui épousa Mélanippe, à qui Neptune avait rendu la vue, et adopta pour ses fils Béotus et Eole.

Enfin d'autres auteurs font descendre Béotus d'Itonus, fils d'Amphictyon, et de la nymphe Mélanippe.

BERA (le chevalier), avocat et homme politique français, né vers 1760, mort vers 1820. Il ne paraît pas à se signaler durant la période révolutionnaire et, sous l'Empire, il fut nommé procureur général à Poitiers. La Restauration lui fit perdre son siège; mais en 1815 il fut envoyé à la Chambre des députés par trois collèges électoraux. On a de lui un *Choix de plaidoyers sur des questions d'état et des difficultés intéressantes élevées en interprétation du code Napoléon et du code de procédure civile* (Paris, 1812, in-4°).

BERABÆ, ancienne ville de l'Inde au delà du Gange, dont les habitants étaient anthropophages.

BERABONNA, ancienne ville de l'Inde orientale, dans le pays d'Argensée, sur le *Gangeticus Sinus* (golfe du Bengale).

BÉRAIN (Jean), dessinateur français, né à Saint-Michel en 1630, mort en 1697. Il était attaché au cabinet de Louis XIV et chargé de dessiner les ornements pour la décoration des appartements des palais royaux. On a des gravures qui reproduisent plusieurs de ses dessins et qui prouvent que Bérain fut artiste de goût et un praticien habile. — Son fils JEAN fut, lui aussi, dessinateur et fournit un grand nombre de dessins pour les sculptures qui figuraient alors aux proues et aux poupes des navires. Jean Bérain dessina également des costumes pour les ballets royaux et donna les plans des décorations qui devaient embellir les fêtes données par le roi Louis XIV et par le Régent.

BÉRAIN (Pierre-Martin), historien français, frère du précédent. Il vivait dans la première moitié du XVIIIe siècle et fut prévôt du chapitre de Haselach, en Alsace. Il a laissé un ouvrage ayant pour titre : *Mémoires historiques sur le règne des trois Dagobert, au sujet des fondations de plusieurs églises d'Alsace, et particulièrement de celle de Haselach* (Strasbourg, 1717, in-4°).

BÉRALDI (Pierre-Louis), administrateur et homme politique français, né à la Martinique en 1823. Il remplissait des fonctions dans le commissariat de la marine lorsqu'il fut nommé, en 1865, chef de bureau au ministère de la marine. Depuis lors, il y est devenu sous-directeur de la comptabilité. Élu membre du conseil général de l'Aude en 1871, il y siégea dans les rangs des adversaires de la République et fut nommé, en 1873, président de ce conseil à la place de M. Marcou. Cette même année, il se porta candidat à l'Assemblée nationale dans une élection partielle qui eut lieu dans ce département, mais il échoua. Lors des élections du 30 janvier 1876 pour le Sénat, l'Union conservatrice, représentant la coalition de tous les partis hostiles au gouvernement établi, choisit pour un de ses candidats M. Béraldi, qu'appuyaient chaudement les bonapartistes et le préfet de l'Aude. Il fit une profession de foi des plus insignifiantes, s'affirma ses idées conservatrices, déclara qu'il acceptait la constitution, tout en réservant ses aspirations personnelles, fit un éloge singulièrement pompeux de l'administration de l'Empire et fut élu sénateur au deuxième tour de scrutin par 266 voix. Au Sénat, M. Béraldi est allé siéger à droite, et il a voté constamment avec les réactionnaires.

BÉRANNITE s. f. (bé-rann-ni-te). Minér. Variété de vivianite.

BERANOTH, ancienne ville de la Palestine, de la tribu de Siméon.

BÉRARD, village de l'Algérie, arrond. de Bildah, dans le Sahel des Hadjoutes, sur le versant N. du Mélouin, au Bou-Ismaël et à 16 kilom. de Tipaza. Ce centre de population fait maintenant partie de Mouzaïaville. Le village est situé dans une position salubre, rafraîchie par les brises de mer; il a pour dépendances 862 hectares de terres, près, bois et étangs. Il porte le nom du contre-amiral Bérard, qui, de 1831 à 1833, releva les côtes de l'Algérie.

BÉRARD (Jules), administrateur français, né en 1818. Entré en 1842 à l'École polytechnique, il en fut expulsé pour un discours prononcé sur la tombe de Ladmite et remarquable par l'exaltation des doctrines républicaines et démocratiques. A la suite de la révolution de Février, il fut aussitôt nommé lieutenant d'artillerie, puis commissaire de la République dans le Lot-et-Garonne. Ses administrés ne tardèrent pas à envoyer siéger à la Constituante cet ardent républicain et le réélurent à la Législative. M. Jules Bérard, à qui l'élection présidentielle du 10 décembre avait dessillé les yeux, jusqu'alors, sans doute, étouffés par de purs mirages, s'affilia au fameux comité réactionnaire de la rue de Poitiers, dont il fut longtemps le secrétaire; puis, ayant fini les chances supérieures du prince qui résidait à l'Elysée, lorsque le comité de la rue de Poitiers se prononça contre le futur empereur, M. Jules Bérard abandonna ses amis pour s'attacher décidément au sauveur de la France en détresse. Après le coup d'État, il reçut la récompense de ses attitude et fut nommé membre de la commission consultative, puis envoyé à Amiens en qualité de commissaire extraordinaire; il satisfit si complétement ses patrons, qu'au bout d'une semaine de mission il reçut la croix de la Légion d'honneur. En 1852, il fut appelé à la préfecture de l'Isère, qu'il quitta en 1856 pour prendre sa retraite.

BÉRATAMPHAT, ancienne ville de la Palestine, de la tribu de Gad. Plus tard, elle fut appelée Juliade, du nom de Julia, femme de l'empereur Tibère.

BERATON (Joseph), peintre espagnol, né à Tarragone en 1747, mort à Madrid en 1796. Il fut élève de François Bayen, dont il imita la manière. Plusieurs églises d'Espagne possèdent quelques-unes de ses peintures, d'ailleurs assez médiocres.

BÉRAUD (Bruno-Jacques), chirurgien français, né à Monteux (Vaucluse) en 1823, mort à Paris en 1865. Il vint étudier la médecine à Paris, où il se fit recevoir docteur en 1854, après avoir été prosecteur de l'amphithéâtre d'anatomie des hôpitaux. Agrégé de la Faculté en 1857, il devint chirurgien et professeur adjoint à la Maternité de Paris, puis chirurgien à l'hôpital Saint-Antoine. On lui doit : *Manuel de physiologie* (1853), réédité sous le titre de *Éléments de physiologie de l'homme et des principaux vertébrés* (1856-1857, 2 vol. in-12); *Essai sur le cathétérisme du canal nasal* (1855, in-8°); *Maladies de la prostate* (1857, in-8°); *Atlas complet d'anatomie chirurgicale topographique, pouvant servir de complément à tous les ouvrages d'anatomie chirurgicale* (1862-1864, in-4°); *Manuel d'anatomie chirurgicale*, avec Velpeau.

BÉRAULT (Josias), jurisconsulte français, né en 1563, mort à Saint-Fulvien, près de Laigle, vers 1640. Il était avocat au parlement de Rouen et il rédigea un commentaire sur la *Coutume de Normandie*, qui a été publié avec les travaux de Godefroi et d'Aviron (1626, 2 vol. in-fol.).

BERBÉRALDES s. f. pl. (ber-bé-ra-le). Bot. Syn. de BERBÉRIDÉES.

* **BERBÉRINE** s. f. — Encycl. Chim. Avant d'être extraite de la racine de l'épine-vinette, la *berbérine* $C^{20}H^{17}AzO^4$ avait été extraite par MM. Chevallier et Pelletan d'une espèce de xanthoxyle et désignée par eux sous le nom de xanthopicrite. Elle a été depuis découverte dans un grand nombre d'autres végétaux. On l'obtient cristallisée en petits prismes groupés concentriquement, ou en aiguilles soyeuses d'un jaune clair. Pour la préparer, on épuise par l'eau bouillante la racine préalablement pulvérisée, on concentre au tiers par l'eau ou l'alcool bouillants. Peu soluble dans l'eau et dans l'alcool, elle est insoluble dans l'éther. Elle fond au-dessous de 100° et dégage, vers 200°, des vapeurs jaunes odorantes. La potasse caustique transforme la *berbérine* en une matière résinoïde très-peu soluble dans l'eau, très-soluble dans l'alcool. Le sulfhydrate de l'iode à une solution d'un sel de *berbérine*, on produit un iodhydrate de biiodoberbérine $C^{20}H^{17}AzO^4,HI$, sous forme de prismes quadriques. Si on ajoute un peu d'iode à la solution, on obtient un précipité brun, insoluble dans l'eau, peu soluble dans l'alcool froid, plus soluble dans l'alcool bouillant, cristallisant en prismes. Il n'a pas été analysé. En versant une solution d'iode dans une solution alcoolique chaude d'un sel de *berbérine*, on obtient deux séries de cristaux, les uns en belles paillettes vertes à reflets métalliques, les autres de couleur rouge.

L'hydrogène naissant produit dans une solution de sel de *berbérine* transforme celle-ci en hydroberbérine $C^{20}H^{21}AzO^4$. Elle se présente en petits prismes rhomboïdaux obliques ou en aiguilles incolores. Si l'on dissout cette base dans un mélange à volumes égaux d'alcool et d'acide chlorhydrique et qu'on ajoute goutte à goutte de l'acide azotique nitrique étendu d'eau, la *berbérine* se régénère et se précipite à l'état de chlorhydrate.

L'hydroberbérine et ses sels, sur les acides, des sels cristallisés; on a produit l'azotate, l'oxalate, le tartrate, le chlorhydrate, le bromhydrate, l'iodhydrate, deux sulfates, l'un neutre et l'autre acide.

On connaît un chlorure d'or et de *berbérine* et un chlorure de platine et de *berbérine*.

BERBISEY (Jacques), jurisconsulte français, né à Dijon en 1598, mort en 1678. Élève de Pacius de Berga, professeur à Valence, il publia un ouvrage important de ce professeur sous ce titre : *Definitiones juris civilis et canonici* (Paris, 1639).

* **BERBRUGGER** (Louis-Adrien), littérateur et philologue français. — Il est mort à Mustapha, près d'Alger, en 1869. Berbrugger était conservateur de la bibliothèque et du musée d'Alger et correspondant de l'Académie des inscriptions. Outre les ouvrages de lui que nous avons cités, nous mentionnerons : *Négociations entre l'évêque d'Alger et Abd-el-Kader pour l'échange des prisonniers* (1843, in-8°); *Géronimo, le martyr du fort des Vingt-quatre-Heures, à Alger* (1854, in-8°); *Époques militaires de la grande Kabylie* (1857, in-12); *Bibliothèque-musée d'Alger* (1859, in-16); le *Pégnon d'Alger* ou les *Origines du gouvernement turc en Algérie* (1860, in-8°); les *Puits artésiens et les oasis méridionales de l'Algérie* (1861, in-12); les *Colonnes d'Hercule, excursion à Tanger, Gibraltar, etc.* (1863, in-18); le *Tombeau de la chrétienne, mausolée des derniers rois de Mauritanie* (1868, in-8°).

BERCHÈRE (Jean-Baptiste LE GOUZ DE LA), magistrat français, mort à Grenoble en 1631. Délégué en 1612 pour rechercher les limites du duché et du comté de Bourgogne, il écrivit sur les résultats de sa mission un mémoire, qui a été publié dans la *Coutume de Bourgogne* (1636, in-4°). On connaît aussi de lui deux harangues adressées à Louis XIII en 1629, et qui ont paru dans le *Mercure français*.

BERCHÈRE (Pierre LE GOUZ DE LA), magistrat français, fils du précédent, né à Dijon en 1600, mort à Grenoble en 1653. Il fut premier président à Dijon, puis à Grenoble et mérita, par son intégrité, le surnom d'*Incorruptible*. On a de lui : deux lettres à Saumaise et deux au duc de Montansier, publiées dans le recueil de de La Mare; *Harangue en présence Ludovici Condæ, lorsqu'il fit son entrée à Dijon*, publiée dans la description que Malpoy a donnée de cette entrée (Dijon, 1632, in-fol.).

BERCHÈRE (Denis LE GOUZ DE LA), magistrat français, qu'on croit fils du précédent, mort en 1681. Il était premier président du parlement de Grenoble. On a de lui : *Lettre au roi sur les grandes actions de Sa Majesté* (Grenoble, 1633); l'*Allemagne au roi* (Grenoble, 1664).

BERCHÈRE (Carl LE GOUZ DE LA), théologien français, né à Dijon, mort à Narbonne en 1719. Il entra dans l'état ecclésiastique, devint évêque et occupa tour à tour les sièges épiscopaux de Lavaur, d'Aix, d'Albi et de Narbonne. Il a laissé : *Statuta synodaca de Lavaur* (Toulouse, 1679, in-12); *Addition aux statuts synodaux de Lavaur* (Toulouse, 1679, in-12); *Statuts synodaux d'Albi* (Albi, 1695, in-12); *Harangue au roi Louis XIV et Harangue au roi Louis XV* (Paris, 1715, in-4°).

* **BERCHÈRE** (Narcisse), peintre français. — Il est né en 1822. Ce paysagiste militaire a été décoré de la Légion d'honneur en 1870. Les principaux tableaux exposés par lui depuis 1866 représentent, avec beaucoup d'art et de vérité, des vues d'Égypte et des scènes de la vie orientale. Nous citerons : *Bosse eaux du Nil, Funérailles au désert* (1867); *Nomades en marche au milieu du jour* (1868); *Port du vieux Caire, Halage dans le lac Menzaléh* (1869); *Embouchure du Nil* (1870); le *Haut Nil*, les *Plaines du Delta* (1875); *Mehalet-el-Kebir*, la *Vallée du Nil* (1876); le *Campement en Egypte* (1877). Dans cette dernière toile, l'artiste a installé son campement aux pieds des ruines d'un temple gigantesque. Plusieurs de ses tableaux de guerre ont fait ses délices dans une mare voisine. C'est un très-bon tableau, habilement composé et d'une jolie couleur.

BERCHETT (Pierre), peintre hollandais, né en 1650, mort en 1720. Il travailla en Angleterre, sous la direction de Rambour, peintre français, fut chargé de décorer le palais royal de Loo, repassa en Angleterre et peignit le plafond de la chapelle du collége de la Trinité, à Oxford.

BERCHON (Ernest), médecin français, né à Cognac en 1825. Il entra dans le service de santé de la marine, se fit recevoir docteur et devint médecin principal. Le docteur Berchon fut chargé de diriger le service de la santé à Pauillac. Outre des articles et des études, insérés dans les *Archives de médecine navale*, dans la *Gazette des hôpitaux*, etc., on lui doit : *Relation d'un voyage médical aux mers du Sud* (1858, in-4°); le *Tétonage aux îles Marquises* (1860, in-8°); *Un chapitre des erreurs, lacunes et imperfections de la littérature médicale* (1861, in-8°); *Théorie nouvelle sur le mécanisme de certaines fractures de la base du crâne* (1862, in-8°); *De l'empirisme méthodique des anesthésiques et principalement du chloroforme* (1862, in-8°); *Recherches sur le tatouage* (1862, in-8°); *De la cicatrisation de fractures du crâne très-étendues ou accompagnées de dépressions considérables des os* (1863, in-8°); la *Commission sanitaire des Etats-Unis* (1863, in-8°); *En steamer, d'Europe aux Etats-Unis, histoire, souvenirs, impressions de voyage* (1867, in-18); les *Fonds de la mer, étude sur les particularités nouvelles des régions sous-marines* (1867-1869), en collaboration avec Folin et Perier; *Histoire médicale du tatouage, Anatomie, Physiologie, Médecine légale, Pathologie, Applications chirurgicales* (1869, in-8°).

* **BERCK-SUR-MER**, bourg de France (Pas-de-Calais), cant., arrond. et à 18 kilom. de Montreuil-sur-Mer; pop. agglo. 2,318 hab. — pop. tot., 4,228 hab. — Ce bourg, situé à 2 kilom. de la mer, dont il est séparé par des dunes, possède un établissement de bains de mer et un hospice pour 600 enfants scrofuleux. La pêche du hareng y attire beaucoup de marins. Commerce considérable de poisson. Phare de 1re classe, à feu scintillant.

BERCKHEYOÏDE s. f. (bèr-ké-ioi-de — de *berckheye*, et du gr. *eidos*, aspect). Bot. Sous-genre de stéphanocomes, comprenant les espèces qui ont des capitules radiés et des écopeaux légèrement aristés.

BERCKRINGER (Daniel), savant allemand, né dans le Palatinat, mort en 1667. Après avoir fait ses études à Groningue, il devint précepteur des enfants du roi de Bohême, puis professeur de philosophie à Utrecht, et enfin professeur d'éloquence dans la même ville. On cite, parmi ses meilleurs ouvrages : *Exercitationes ethicæ et politicæ de summo bono* (Utrecht, 1644); *Exercitationes œconomicæ didactico-problematicæ* (Utrecht, 1644); *Dissertatio de cometis, utrum sint signa, an causæ, an utrumque, an neutrum* (Utrecht, 1665, in-12). Il avait préparé contre Hobbes un ouvrage intitulé : *Examen elementorum philosophicorum de bono cive*; il n'a jamais été publié.

Bercy (PONT DE). V. PARIS, au tome XII du *Grand Dictionnaire*, page 245.

BÉRÉCYNTHIA, surnom de Cybèle, qui avait un temple sur le mont Bérécynthe, en Phrygie, où elle était née. Le culte de la mère des dieux, sous le nom de Bérécynthia, était en honneur dans les Gaules, où il subsista jusqu'au IVe siècle, suivant Grégoire de Tours.

BÉRÉCYNTHIUS, surnom de Midas, roi de Phrygie, où était le mont Bérécynthe.

BÉRENGER (René), magistrat et homme politique français, né à Valence en 1830. Il est fils de Bérenger de la Drôme, qui fut pair de santé de la marine, devint officier de santé de 3e classe en 1855, officier de santé principal en 1868, et fut nommé médecin en chef en 1872. M. Bérenger-Féraud, qui a pris le grade de docteur, a collaboré à la *Revue d'anthropologie* et s'est fait connaître par des ouvrages estimés. Nous citerons de lui : *Traité de l'immobilisation directe des fragments osseux dans les fractures* (1869, in-8°); *Traité des fractures non consolidées ou pseudarthroses* (1871, in-8°); *De la fièvre bilieuse mélanurique des pays chauds comparée avec la fièvre jaune. Etude clinique faite au Sénégal* (1874, in-8°); *De la fièvre jaune au Sénégal* (1874, in-8°); *Etude sur les Ouolofs de Sénégambie* (1875, in-8°); *Etude sur les Peuls de la Sénégambie* (1875, in-8°); *Traité clinique des maladies des Européens au Sénégal* (1875, 1er vol., in-8°).

BÉRENGER (Adèle BUNAU, dite), actrice française, née à Paris le 15 mai 1835. Sa mère, accablée par des chagrins domestiques, l'emmena bien jeune encore à Pithiviers, où elle venait d'acheter un fonds de mercerie. Ce petit commerce prospéra, elle put mettre sa fille dans un des deux pensionnats de cette ville. Adèle se destinait à la carrière de l'enseignement, quand elle assista à une représentation que donnait une troupe de comédiens nomades. On jouait le *Livre noir* de Léon Gozian, et cette pièce produisit une telle impression sur son esprit, qu'elle se sentit une vocation irrésistible pour le théâtre. Sa mère, cédant à son penchant, vendit son fonds de mercerie et revint avec elle à Paris. Une lettre de recommandation l'introduisit auprès de Michelot, qui reconnut en elle d'heureuses dispositions. Une actrice, Mlle Marcus, que connaissait une voisine, la conduisit chez Beauvallet, qui lui fit suivre son cours et la présenta aux examens du Conservatoire, où elle fut admise à l'unanimité. Comme il fallait subsister, la future comédienne broda des ornements d'église, puis peignit des guirlandes de roses pour lampes. Elle suivit, un peu plus d'un an elle atteignit le premier concours du Conservatoire; mais elle ne remporta aucun prix. Elle alla, un peu plus tard, se présenter au théâtre du Gymnase, où on lui offrit un engagement semestriel, à titre d'essai, avec appointements de 50 francs par mois. Elle s'empressa d'accepter, et débuta bientôt par Cécile de la *Marraine*. On ne lui confia ensuite que trois ou quatre rôles assez insignifiants. Cependant, elle avait attiré l'attention d'Alphonse Royer, directeur de l'Odéon, et, à l'ouverture de ce théâtre, le 19 septembre 1853, elle joua le rôle d'un petit page dans *Guzman le Brave* de Méry. Elle interpréta ensuite, avec un succès plus décisif, Rosine du *Barbier de Séville*, Mariette de *François le Champi*, et, dans l'ancien répertoire, Marianne du *Tartufe*, Henriette des *Femmes savantes* et Agnès de l'*Ecole des femmes*, qui fut son véritable triomphe. Elle créa, avec autant de grâce, d'espièglerie, d'esprit et de distinction, en 1854, le petit étudiant de la *Taverne*, de Sardou; Rosine de *Au printemps*, de Léopold Laluyé, etc. Elle quitta le second Théâtre-Français pour entrer au Vaudeville, où elle débuta le 29 juillet 1859, par le rôle de Marguerite des *Honnêtes femmes*, d'Anicet-Bourgeois et d'Adrien Decourcelle, puis reprit avec beaucoup de succès Pauline de la *Marâtre*, de Balzac. Elle créa, en 1860, deux rôles seulement : Mme Vatinelle des *Petites mains*, de Labiche et d'Edouard Martin, et Mme Jolibois de la *Femme doit suivre son mari*, de Delacour. C'est vers cette époque que sa santé la força de renoncer à un art qu'elle aimait tant, et elle cessa de faire partie de l'association des artistes dramatiques dès le commencement de juillet 1864.

BERENGUER (le Père RAMON), peintre espagnol, né à Lérida, mort en 1675. Pour satisfaire son goût passionné pour les arts, il entra au monastère de Paular, où il copia les nombreux tableaux de Vincent Carducho, que possédait cette maison, et devint plus tard supérieur de la chartreuse de Lérida, qui a gardé le plus grand nombre des œuvres de cet artiste.

* **BERESFORD** (William CARR, vicomte). — Il est mort dans ses terres du comté de Kent en 1854.

BERESTECZKO ou **BERESTELCHKO**, bourg de la Russie d'Europe, sur la rive gauche du Styr, gouvernement de Wolhynie. Une sanglante bataille, où se distingua Nicolas Potocki, y fut livrée en 1651.

BERETTA (Jean-Gaspard), historien italien, né à Milan en 1660, mort en 1736. Il appartenait à l'ordre des bénédictins. On a de lui : *Lychnus chronologico-juridicus*, dissertation sur des reliques découvertes dans la confession de Saint-Pierre (Milan, 1700, in-4°); *De Italia medii ævi dissertatio chronologica; In dissertationem Italiæ medii ævi censuræ tres Vitterbienses. Veneta et Brixiana, cum responsis tribus* (Milan, 1729, in-4°).

BEREZOWSKI (N...), auteur d'un attentat contre le czar Alexandre II, né en Pologne vers 1849. Il était venu se fixer à Paris vers 1865 et, complétement dénué de ressources, s'était fait ouvrier mécanicien. Ayant réussi à épargner quelque argent sur son salaire, il entra dans une pension pour se perfectionner dans la langue française et y resta environ six mois. Il venait de quitter cette institution, lorsque s'ouvrit l'Exposition universelle de 1867 et que le voyage du czar à Paris fut annoncé dans les journaux. Le projet d'attenter à la vie d'Alexandre II germa aussitôt dans son esprit, et il profita, pour le mettre à exécution, d'une grande revue qui devait avoir lieu au bois de Boulogne, en l'honneur du czar et du roi de Prusse. Le défilé terminé, les voitures qui devaient ramener les souverains à Paris s'engagèrent dans l'allée qui remonte du champ de course en passant près de la cascade; dans la première étaient l'empereur de Russie, Napoléon III, le prince héritier de Prusse et son frère, le grand-duc Wladimir; dans la seconde, l'impératrice Eugénie, le roi et le prince royal de Prusse. Comme la calèche impériale passait très-lentement, à cause de la foule, le long d'un bouquet de bois qui avoisine la cascade, une détonation se fit tout à coup entendre; l'écuyer de l'empereur, M. Raimbaut, avait vu un individu se diriger, en étendant la main, vers la voiture, et, croyant avoir affaire à un pétitionnaire, avait poussé son cheval en avant pour l'écarter; les naseaux de son cheval furent traversés par la balle, qui alla blesser une dame de l'autre côté de la route. Quant à l'auteur de l'attentat, il ne cherchait aucunement à fuir; il tenait encore à la main le pistolet déchargé, dont le second coup, en éclatant, lui avait brisé les doigts, et il fut arrêté par un sergent-major anglais qui se trouvait près de lui. La foule composée en partie de mouchards furieux d'avoir fait si mauvaise garde autour des deux empereurs, voulait massacrer le prisonnier; la force armée eut de la peine à le retirer vivant de la cohue.

Le soir même, le *Moniteur du soir* publia cette note, qui, pour trouver un peu vague :

« Un individu, se disant Polonais, a tiré un coup de pistolet sur la voiture qui ramenait Sa Majesté avec l'empereur de Russie et ses deux fils, à l'issue de la grande revue passée aujourd'hui par l'empereur au bois de Boulogne, en l'honneur des souverains étrangers, au milieu d'un enthousiasme indescriptible.

La nationalité de l'auteur de l'attentat faisait seule supposer que c'était le czar qu'on avait voulu atteindre, et il était pas sans peine que cette révélation avait été obtenue. Interrogé d'abord par M. de Marnas, procureur général, M. Gonet, juge d'instruction, et le préfet de police Pietri, le prisonnier avait refusé de dire qui il était et quel mobile l'avait poussé. Il craignait, en effet, qu'on ne fît expier sa tentative sur son père, qui vivait en Pologne avec d'autres membres de sa famille. Mais, dans un second interrogatoire que lui firent subir MM. Baroche et Rouher au présence du comte Schouvaloff, grand maître de la sûreté générale en Russie, son accent polonais le trahit à l'oreille exercée de ce dernier et il fut obligé de confesser son origine. Il déclara se nommer Berezowski, être âgé de dix-huit ans et donna sur son séjour à Paris les détails que nous avons rapportés plus haut.

Le parquet déploya la plus grande activité dans l'instruction de ce procès, mais il ne parvint à savoir rien de plus. Berezowski n'avait pas de complices; l'espérance de délivrer la Pologne du joug russe, ou tout au moins de venger l'oppression de ses compatriotes par la mort de l'oppresseur, l'avait seule poussé au crime. Traduit devant la cour d'assises, il refusa d'abord de se défendre, puis choisit pour avocat Me Emmanuel Arago, qui plaida éloquemment en sa faveur. Le jury, touché de la jeunesse et de la pureté de sa vie, lui accorda des circonstances atténuantes, grâce auxquelles il ne fut condamné qu'à vingt ans de travaux forcés. Le czar et son entourage se montrèrent violemment courroucés de cette indulgence, et pendant longtemps les journaux russes publièrent la justice française, impuissante, disaient-ils, à protéger les étrangers, fussent-ils souverains, dont on pouvait menacer la vie impunément. Il y eut cependant un adoucissement pour le czar dans les adresses qui lui furent envoyées par quelques municipalités et dans les félicitations que délibérèrent en sa faveur le Sénat et la Chambre des députés. Un *Te Deum* fut solennellement chanté à l'église russe, en présence d'Alexandre II, de Napoléon III et de l'impératrice. Quant à Berezowski, il fut envoyé au bagne de Toulon, puis à la Nouvelle-Calédonie. On a fait courir le bruit de sa mort; mais il vit encore à l'île Nou,

BERG (Joachim DE), philanthrope allemand, né à Herrndorf en 1526, mort en 1602. Après des études sérieuses et variées, il voyagea dans presque toutes les parties de l'Europe et revint occuper dans sa patrie de hautes fonctions politiques. Mais ce qui l'a fait connaître surtout, c'est un acte de générosité par lequel il consacra tous ses biens, après sa mort, à l'éducation des enfants pauvres.

BERG (Mathias VAN DER), peintre hollandais, né à Ypres en 1615, mort en 1647. Il passait pour un des meilleurs élèves de Rubens. Il n'a pourtant guère laissé que des copies, excellentes il est vrai. Ses dessins surtout sont fort estimés, et il est à croire qu'il eût montré des qualités originales si la mort ne l'eût enlevé de si bonne heure.

BERG (Magnus), peintre et sculpteur norvégien, né en 1666, mort en 1739. De petits ouvrages de sculpture, qu'il exécutait étant domestique, furent connus du roi Christian V. Ce prince le prit sous sa protection, confia son éducation artistique à Anderson, peintre de la cour, et l'envoya ensuite étudier en Italie. On estime surtout les ivoires sculptés de cet artiste.

BERG (Frédéric-Guillaume-Rambert, comte DE), général russe, né en 1790, mort en 1874. Il appartenait à une famille originaire westphalienne et l'un de ses ancêtres, Magnus de Berg, conquit la Crimée sous Catherine II. Après avoir fait ses études à l'université de Dorpat, il entra comme sous-lieutenant, en 1812, dans un régiment d'infanterie, puis passa dans le corps de l'état-major, fit les campagnes de 1813 et de 1814 et assista à l'entrée des alliés à Paris. La paix lui permit de voyager en simple particulier, et il profita de ses loisirs pour étudier à fond presque tous les champs de bataille de Napoléon, puis il visita l'Archipel, la Grèce et la Troade. Revenu à Saint-Petersbourg, il fut nommé au grade de colonel et envoyé avec une mission diplomatique occulte à Naples, pour y étudier les menées des carbonari. L'empereur l'envoya ensuite comme inspecteur dans l'Orenbourg, et il dirigea d'intéressantes reconnaissances sur les steppes des Cosaques et des Kirghiz (1822-1824). C'est à lui que l'on doit la soumission à une administration régulière de ces hordes nomades, rebelles à toute espèce de joug, et qui auparavant entravaient le commerce des caravanes de Boukhara aux Indes. Il purges des pirates qui l'infestaient la côte asiatique de la mer Caspienne, puis fit une reconnaissance complète de la mer d'Aral et exécuta le nivellement du plateau qui sépare les deux mers. En 1825, l'empereur le nomma major général, et, l'année suivante, il l'attacha comme conseiller de légation à l'ambassade de Constantinople. Il servit ensuite, de 1828 à 1829, sous les généraux Witgenstein et Diebitsch, dans la campagne dirigée contre les Turcs, et coopéra à la prise de Silistrie. A la fin de la guerre, il épousa en Italie la comtesse Ozicogna, puis, rappelé brusquement par l'insurrection de la Pologne, fut envoyé en Podolie avec le corps d'armée du général Toutchkine et coopéra à la prise du général polonais Dwernicki, réfugié en Galicie avec les débris de ses troupes; il força les Autrichiens à désarmer et à livrer les fugitifs. Envoyé à Kiev rejoindre le corps d'armée de Diebitch, il prit part aux combats de Pisky, d'Ostrolenka et à toute cette campagne qui se termina par l'assaut de Varsovie. Il fut alors nommé quartier-meister du 1er corps d'occupation et resida à Varsovie une douzaine d'années, durant lesquelles il exécuta d'excellents travaux topographiques. En 1843, il fut promu au grade de général d'infanterie et nommé quartier-meistre général de toutes les troupes de l'empire, fonctions qu'il illustra en déployant une grande activité dans tous les travaux de l'état major; il fut, en outre, chargé de diverses missions diplomatiques à Vienne et à Berlin. Il se trouvait à Vienne au moment critique de la monarchie autrichienne, lors de la révolution de 1848-1849, et sa correspondance, déposée aux archives de la guerre, à Pétersbourg, contient, paraît-il, des révélations curieuses.

Lors de la guerre d'Orient, le général de Berg fut nommé gouverneur de l'Esthonie, avec la mission spéciale de défendre Revel. Bomarsund venait de tomber en la puissance des alliés, et tout faisait présager que Revel aurait le même sort; mais il sut si bien concentrer ses moyens de défense, que les amiraux français et anglais, inspection faite de la place, renoncèrent à la bloquer; l'amiral Napier avoua depuis, dans un discours, à Hambourg, qu'il avait craint d'y perdre trop de bons et précieux navires. L'empereur résolut alors de lui ouvrir un champ d'activité plus vaste et le nomma gouverneur de la Finlande; le général fortifia et arma si rapidement les côtes, que les flottes alliées ne purent les entamer, même après le bombardement de Sweaborg, qui resta sans résultat. Il fut, en récompense, nommé comte en 1856. Malheureusement, cet officier général a terni sa gloire militaire à la fin de sa vie. Lors de l'insurrection de Pologne de 1863, il fut envoyé à Varsovie pour remplacer le général Lambert, devint le second du prince Constantin, envoyé en qualité de lieutenant de l'empereur, et s'associa aux sévérités excessives mises en vigueur pour dompter ce malheureux pays. Après le départ du prince Con-

stantin, ce fut le comte de Berg qui hérita du commandement en chef.

BERGAMILÈNE s. m. (bèr-ga-mi-lè-ne — rad. *bergamote*). Camphre liquide de bergamote.

BERGAMO (Fra Damiano DA), sculpteur italien, mort en 1549. Il était religieux dominicain, et on lui doit les belles boiseries qui ornent l'église du couvent de son ordre, à Bergame, et celles de Bologne et de Pérouse. Il avait des secrets pour teindre les bois qu'il employait.

BERGAMORI (Jacopo-Antonio), poëte italien, né à Bologne, mort en 1717. Il a surtout composé des poésies destinées à être mises en musique : *Oreste in Argo, dramma per musica* (Modène, 1685, in-12); *La Caduta di Jerusalemme*, oratorio (Modène, 1690, in-4°); *Ludovici Bentivoli virtutis et nobilitatis insignia* (Bologne, 1690, in-8°); *S. Galgano Guidotti*, oratorio (Bologne, 1694, in-4°); *Ester*, oratorio (Bologne, 1695, in-8°); *Cristo morto*, oratorio (Bologne, 1696, in-4°); *Il Trionfo della pietà* (Bologne, 1703, in-4°); *Gesù al sepolcro*, oratorio (Bologne, 1708, in-8°).

* **BERGEN**, ville forte de Norvége. — Elle compte aujourd'hui 29,200 hab.

BERGEN (Rudiger DE), poëte allemand, né à Riga en 1603, mort en 1661. Après six années de voyages dans les diverses parties de l'Europe, Bergen se fixa à Kœnigsberg, où il institua une rente en faveur des étudiants pauvres. On cite, parmi ses ouvrages : *Carmen de Uladislai IV in urbem Regiomontanum ingressu* (Kœnigsberg, 1636, in-4°); *Apollo acerbo-dulcis* (Kœnigsberg, 1651, in-4°).

BERGEN (Jean-Georges DE), médecin allemand, né à Dessau, mort à Francfort-sur-l'Oder en 1738. Il devint professeur de botanique et d'anatomie dans cette dernière ville et publia : *Dissertatio de conceptione fœtus humani* (Wittemberg, 1638, in-4°); *Dissertatio de aeris per pulmones in cor sinistrum transitu* (Francfort-sur-l'Oder, 1700, in-4°); *Dissertatio de circulatione sanguinis* (Francfort-sur-l'Oder, 1705, in-4°); *Dissertatio de morum et morborum transplantatione* (Francfort-sur-l'Oder, 1706, in-4°); *Dissertatio de scrofulis* (Francfort-sur-l'Oder, 1710, in-4°); *Dissertatio de bile, icteri causa ficta* (Francfort-sur-l'Oder, 1710, in-4°); *Dissertatio de plethora complicata cum cacochymia* (Francfort-sur-l'Oder, 1710, in-4°); *Dissertatio de hæmoptysi* (Francfort-sur-l'Oder, 1711, in-4°); *Dissertatio de lienis structura et usu* (Francfort-sur-l'Oder, 1713, in-4°); *Dissertatio de parotidibus* (Francfort-sur-l'Oder, 1715, in-4°); *Dissertatio de atrophia infantum ex lacte corrupto* (Francfort-sur-l'Oder, 1728, in-8°).

BERGEN-OP-ZOOM, ville de Hollande. V. BERG-OP-ZOOM, au tome II du *Grand Dictionnaire* et dans ce *Supplément*.

Berger fidèle (LE), tragi-comédie pastorale de Guarini. V. PASTOR FIDO (il), au tome XII du *Grand Dictionnaire*, page 380.

Bergère et son troupeau, tableau de François Millet. Vêtue d'une cape grise et d'une jupe bleue, coiffée d'une cornette rouge et les pieds chaussés de gros sabots, une jeune paysanne est debout, au premier plan d'une plaine vaste et morne, sur laquelle descend le crépuscule; elle s'est arrêtée pour compter les mailles de son tricot, tandis que, derrière elle, ses moutons, rassemblés sous la garde d'un chien noir, s'acheminent tout en broutant vers le bercail. Dans le lointain, on entrevoit des gens qui chargent un char de foin. Des lueurs jaunes et rosées égayent çà et là le ciel, qui s'assombrit.

Ce tableau, qui parut pour la première fois au Salon de 1864 et fut réexposé en 1867, est une des œuvres capitales de Millet. W. Bürger (Th. Thoré) lui a consacré les lignes suivantes : « La *Bergère* de Millet n'a jamais dansé au petit Trianon avec Mme de Pompadour. Elle tricote. La tête penchée sur ses deux mains, elle emmaille avec des broches grossières les fils d'une laine qui n'a point passé au cardage. Les bons bas bruns qu'elle aura l'hiver prochain, pour stationner tout le jour, les pieds sur la terre détrempée! Toute seule, elle occupe ce paysage sombre et monotone, dont les lignes plates s'étendent sans aucune ondulation jusqu'au lointain, où terre et ciel se confondent. Son troupeau, ramassé en tas, est enveloppé dans la teinte neutre et harmonieuse de l'ensemble; car il n'y a point de fracas sur les premiers plans du paysage, pas le moindre repoussoir violent, de même qu'il n'y a point de subterfuge dans les fonds à perte de vue. La campagne, nue, pas bien féconde et très-mélancolique, surtout à cette heure du soir, s'étale dans toute sa sincérité. On n'imagine pas de distraction dans ce site sans eau, sans feuillage et sans collines... Tout cela donne au tableau un caractère sérieux, profond et très-attachant, outre que la couleur en est juste, tout à fait expressive de la nature, dans une tonalité très-forte malgré sa sobriété. » La *Bergère* valut une médaille à son auteur en 1864. Elle fait partie de la collection de M. Van Praet.

* **BERGER** (Julien-François-Adolphe), professeur français. — Il est mort en 1869. Outre des éditions annotées, on lui doit : *Proclus. Exposition de sa doctrine* (1840, in-8°), *De rhetorica secundum Platonem* (1840), ses thèses de doctorat, et *Histoire de l'éloquence latine depuis l'origine de Rome jusqu'à Cicéron* (1872, 2 vol. in-8° et in-12), ouvrage posthume publié d'après les notes de M. Adolphe Berger par M. Victor Cucheval.

BERGER (François-Eugène), homme politique français, né à Cholet (Maine-et-Loire) en 1829. Il étudia le droit à Paris, où il fut reçu licencié en 1851, puis il entra au ministère de l'intérieur. Ensuite M. Berger devint successivement conseiller de préfecture des Basses-Alpes (1853), du Loiret (1856), sous-chef du cabinet du ministre de l'intérieur (1857) et directeur du personnel (1860). Elu, comme candidat officiel, député de la 2e circonscription de Maine-et-Loire en 1866, il fut réélu au même titre en 1869. M. Berger fit partie des membres de la majorité les plus hostiles à toute réforme libérale. Il débuta dans la carrière législative en demandant la prison pour les journalistes et la termina, sous l'Empire, en votant pour la plus désastreuse des guerres. Rendu à la vie privée par la révolution du 4 septembre 1870, M. Berger disparut pendant quelque temps de la scène politique. Après la chute de M. Thiers, le parti bonapartiste, dit de l'appel au peuple, étant parvenu à ressaisir une certaine influence, M. Berger profita d'une élection partielle dans le Maine-et-Loire (1874) pour poser sa candidature. Dans sa profession de foi, il n'hésita point à annoncer le prochain avénement de l'odieux régime que l'Assemblée nationale avait si justement flétri en prononçant solennellement la déchéance de l'Empire. « J'ai le ferme espoir, dit-il, que les regards de la France se tourneront avec reconnaissance vers cette dynastie impériale à laquelle nous avons dû vingt ans d'une prospérité sans exemple, et dont les revers ne feront oublier ni les grandeurs ni les bienfaits. » Le ministre de l'intérieur, M. de Chabaud-Latour, n'hésita point à déclarer, devant la commission de permanence de l'Assemblée nationale, qu'il avait trouvé cette circulaire électorale très-blâmable et que, si elle eût été un article de journal, il l'eût déférée aux tribunaux. M. Berger obtint au premier tour de scrutin, qui fut sans résultat, environ 20,000 voix. Il retira alors sa candidature et écrivit au ministre de l'intérieur qu'il attendait ses poursuites avec une entière confiance dans la justice du pays. Lors des élections pour la Chambre des députés en 1876, il se porta candidat dans l'arrondissement de Saumur, en renouvelant ses déclarations bonapartistes. Le premier tour de scrutin fut sans résultat; mais, au scrutin de ballottage du 5 mars, le monarchiste Delavau s'étant retiré et les voix qu'il avait obtenues étant passées à M. Berger, celui-ci fut élu par 12,299 voix, contre M. Bury, candidat républicain. Il est allé siéger, à la Chambre, dans le groupe de l'appel au peuple, avec lequel il a constamment voté.

BERGER, célèbre joueur de billard, né à Thoissey (Ain), mort à Lyon en 1875. Il consacra sa vie à l'étude du billard et il éleva ce jeu à la hauteur d'une véritable science; nul mieux que lui n'en connaissait les secrets, les ressources. Il perfectionna le massé, dont il sut tirer des effets étonnants, et il joignait à la précision un brio extraordinaire, ce qui lui valut d'être surnommé **le Roi du billard**. Pendant plusieurs années, il tint au Palais-Royal un café, puis il se retira à Lyon, où il devint propriétaire du *Café du* XIXe *siècle*, rendez-vous de tous les joueurs de billard de la cité lyonnaise. Berger a publié un ouvrage intitulé : *Principes du jeu de billard, divisés en cours élémentaire et supérieur et précédés d'un précis historique* (1855, in-12).

* **BERGERAC**, ville de France (Dordogne), ch.-l. d'arrond., à 49 kilom. de Périgueux et à 96 kilom. de Bordeaux par le chemin de fer, sur la rive droite de la Dordogne; pop. aggl., 8,024 hab. — pop. tot., 11,699 hab. L'arrond. comprend 13 cant., 172 comm., 111,381 hab. Commerce de truffes, de vins rouges fins et de bons vins blancs très-renommés, qui se récoltent surtout à Montbazillac, sis à 7 kilom. au S.

BERGERET (Jacques), marin français, né à Bayonne en 1771, mort à Paris en 1857. A douze ans, il s'embarqua comme mousse sur un navire marchand, puis il passa en 1784 dans la marine militaire, qu'il quitta deux ans plus tard. Il n'en continua pas moins à naviguer et rentra dans la marine de l'Etat en 1793, avec le grade d'enseigne. Nommé lieutenant en 1795, il reçut le commandement de la *Virginie* et obtint le grade de capitaine (1796) à la suite d'un brillant combat qu'il avait livré le 13 juin 1795. Dans un autre combat contre des forces inégales, il soutint une lutte opiniâtre contre un vaisseau anglais et dut se rendre au moment où la *Virginie* allait couler bas (1796). Envoyé prisonnier en Angleterre, il fut chargé, quelque temps après, d'aller négocier à Paris l'échange du commodore Sidney Smith, qui était tombé entre les mains des Français; mais ces négociations échouèrent et il retourna en Angleterre. Ayant recouvré enfin la liberté, il revint en France, reçut le commandement du *Dix-Août*, puis fut capitaine de pavillon de l'amiral Bruix dans la Méditerranée. Chargé plus tard d'une mission dans l'Inde avec la *Psyché*, il livra dans les eaux du Gange un combat terrible à la frégate anglaise le *San-Fiorenzo*, qu'il tenta vainement d'aborder, vit l'incendie éclater dans son navire et dut alors capituler. Sous la Restauration (1819), il reçut le grade de contre-amiral, et il fut promu vice-amiral en 1831. Il fit alors partie du conseil d'amirauté, puis il fut nommé pair de France (1841), grand-croix de la Légion d'honneur (1847) et sénateur (1852).

BERGERET (Louis-François-Etienne), médecin français, né à Montigny, près d'Arbois (Jura), en 1814. Reçu docteur en médecine à Paris, il alla se fixer à Arbois, où il est devenu médecin en chef de l'hôpital de cette ville. Ce savant praticien a publié les ouvrages suivants : *De l'abus des boissons alcooliques* (1851, in-18); *Maladies de l'enfance, Erreurs générales sur leurs causes et leur traitement* (1855, in-12); *Des fraudes dans l'accomplissement des fonctions génératrices, Dangers et inconvénients pour les individus, la famille et la société* (1868, in-12), dont la 5e édition a paru en 1874; *De l'abus des boissons alcooliques, Dangers et inconvénients pour les individus, la famille, la société, moyens de modérer les ravages de l'ivrognerie* (1870, in-12).

BERGERET (Antoine), médecin, né à Saint-Léger-sur-Dheune en 1829. Il fit ses études de médecine à Paris, où il passa son doctorat, puis il s'est fixé à Chalon-sur-Saône. Le docteur Bergeret s'est fait connaître par quelques ouvrages estimés. Nous citerons de lui : *Philosophie des sciences cosmologiques, critique des sciences et de la pratique médicale* (1855, in-8°); *Du choix d'une station d'hiver, et en particulier du climat d'Antibes, études physiologiques, hygiéniques et médicales* (1864, in-12); *Lettres à mon ami X... sur les eaux naturelles, iodo-bromo-phosphatées et arsenicales de Saxon-les-Bains* (1866, in-8°); *De l'urine, Chimie physiologique et microscopique pratique* ou *Indicatians nosologiques, pathologiques et thérapeutiques fournies par les urines* (1868, in-12); *Petit manuel pratique de la santé, nutrition, alimentation, hygiène*, avec photographies (1870, in-12).

BERGERET (Jules-Victor), membre de la Commune de Paris, né près de cette ville en 1839. Malgré le ridicule qu'ont nécessairement déversé sur Bergeret les fonctions que les circonstances lui ont fait remplir, et pour lesquelles il n'était pas préparé, c'est une flagrante injustice de voir en lui, comme on l'a fait, un ouvrier banal et ignorant. Sa seule existence révèle une intelligence qui le distingue du commun. Après avoir été simple garçon d'écurie, il réussit, par son intelligence et son travail, à se faire typographe, puis correcteur d'imprimerie et commis en librairie. D'après une légende que rien ne paraît justifier, il serait en même temps devenu chef de claque dans un théâtre. Il entra ensuite au service militaire et y devint sergent. Dans les dernières années de l'Empire, il s'affilia à l'Internationale, et, aux élections législatives de 1869, il fut un orateur assidu des réunions publiques. Il appartenait sans doute au parti républicain, mais il représentait la fraction modérée de ce parti, puisqu'il défendait les candidatures de J. Favre, de J. Simon, d'E. Picard, de Pelletan.

Pendant le siége de 1870, Bergeret servit dans la garde nationale avec le grade de capitaine. Après la capitulation, lorsque la résistance au gouvernement de Versailles commença à s'organiser, Bergeret fut envoyé par son bataillon pour le représenter, en qualité de délégué, auprès du Comité central, dont plus tard il fut nommé membre. Au 18 mars, il donna à Montmartre de grandes preuves d'énergie en ralliant les fédérés, à qui l'arrivée soudaine des troupes avait fait perdre contenance, et contribua puissamment à la défection du 83e et du 135e régiment en faisant crier par les gardes nationaux : « Vive la ligne! » Le Comité central, réuni rue des Rosiers, 6, le récompensa en le nommant chef de la légion de Montmartre. Au 22 mars, il commandait les gardes nationales de la place Vendôme au moment de la manifestation des « amis de l'ordre, » et ce fut lui qui donna l'ordre de tirer sur les manifestants. Il était dès lors au nombre des membres les plus ardents du Comité central; aussi, dans la fameuse séance de nuit du 24-25 mars, se prononça-t-il énergiquement, avec Assi, pour la rupture immédiate des négociations entamées avec le général Saisset.

Aux élections de la Commune qui eurent lieu le 26 mars, Bergeret fut élu à Belleville par 14,003 voix. Il fit partie, à l'Assemblée communale, de la commission exécutive et de la commission militaire. Il commandait comme général, au 5 avril, la fameuse expédition contre Versailles, où les fédérés, persuadés, sur de faux renseignements, qu'ils avaient des intelligences au Mont-Valérien, se virent coupés et écrasés par l'artillerie de cette forteresse. Ce coup retomba d'autant plus terrible sur le générai Bergeret, que, deux jours auparavant, il avait surexcité les espérances des fédérés en faisant annoncer que Bergeret « lui-même » était à Neuilly. Dans cette situation, sa disgrâce était inévitable. Il fut destitué, après quatorze jours de généralat, et remplacé quelques jours après par le Polonais Dombrowski. Il fut même incarcéré à Mazas le 8 avril, pour refus d'obéissance au général Cluseret; mais, le 22 avril, il fut mis en liberté, et Cluseret le remplaça à Mazas. Bergeret, rentré en grâce, mais jugé incapable comme général, fut adjoint à Delescluze, délégué à la guerre, et uniquement investi dès lors de fonctions qui ne pouvaient rien compromettre. C'est ainsi qu'il fut délégué à l'inspection de la garde nationale (24 avril), puis mis à la tête de la 1re brigade, dont l'état-major siégeait au Corps législatif. Après l'évacuation du fort d'Issy, ce fut Bergeret qui fut chargé d'opérer l'arrestation du colonel Rossel.

Bergeret ne paraît pas avoir pris une part bien active à la lutte qui eut lieu dans Paris. Quand l'armée régulière se fut rendue maîtresse du quartier qu'il était chargé de défendre contre elle il réussit à s'échapper de Paris et se réfugia en Belgique. Le 7e conseil de guerre le condamna par contumace à la peine de mort (19 mai 1872). Il était particulièrement accusé d'avoir incendié les Tuileries et la bibliothèque du Louvre. Bergeret était photographe à Jersey. Il a publié : *le 18 mars, journal hebdomadaire, par J. Bergeret* (Londres, 1871, in-12).

* **BERGHEIM**, ancienne ville de France (Haut-Rhin). Cédée à l'Allemagne par le traité de Francfort du 10 mai 1871, cette ville est aujourd'hui comprise dans l'Alsace-Lorraine, arrond. et à 6 kilom. de Ribeauvillé; 3,089 hab.

BERGHEN (Gérard VAN), médecin flamand, mort à Anvers en 1583. On ne connaît pas les circonstances de sa vie; mais il a laissé : *De pestis præservatione* (Anvers, 1565, in-8°); *De præservatione et curatione morbi articularis et calculi libellus* (Anvers, 1584, in-8°), *De consultationibus medicorum et methodica febrium curatione*, *item de dolore penis* (Anvers, 1856, in-8°).

BERGIMUS ou **BERGOMUS**, divinité anciennement adorée à Brixia (aujourd'hui Brescia), en Italie.

BERGION, géant, fils de Neptune et frère d'Albion. Il fut tué par Hercule, ainsi que son frère. V. ALBION, au tome Ier du *Grand Dictionnaire*.

BERGISTANI, ancien peuple de l'Espagne, dont le territoire s'étendait entre l'Ebre et les Pyrénées.

BERGKLINT (Olaüs), écrivain suédois du XVIIIe siècle. Il était prêtre et curé d'un petit village. Il a laissé divers écrits pour l'instruction morale et littéraire de la jeunesse, mais ses compatriotes font surtout grand cas de ses poésies. Son ode *Sur les revers* est restée populaire.

BERGMANN (Michel-Adam DE), historien allemand, né à Munich en 1733, mort en 1783. Il était bourgmestre de Munich et il se livra avec ardeur à l'étude de l'histoire de son pays. Il a laissé : *Dissertatio de ducum Bojariæ jure regio, præsertim succedendi in nobilium patriæ feuda activa gentilitia, extinctis masculis* (Munich, 1778, in-4°); *Documents relatifs à la ville de Munich* (Munich, 1780, in-4°).

* **BERGMANN** (Frédéric-Guillaume), philologue français. — Après la guerre de 1870-1871, il a opté pour la nationalité allemande et a conservé sa chaire de littérature à Strasbourg. Outre les ouvrages que nous avons cités, on lui doit : *Notice sur la vision de Dante au paradis terrestre* (1865, in-8°); *Explication de quelques passages faussement interprétés de la comédie de Dante* (1865, in-8°); *Dante, sa vie et ses œuvres* (1866, in-8°); *Origine et signification du nom de Franc* (1866, in-8°); *De l'influence exercée par les Slaves sur les Scandinaves dans l'antiquité* (1867, in-8°); la *Priamèle dans les différentes littératures anciennes et modernes* (1868, in-8°); les *Prétendues maîtresses de Dante* (1869, in-12); *Résumé d'études d'ontologie générale et de linguistique générale* ou *Essai sur la nature et l'origine des êtres, la pluralité des langues primitives et la formation de la matière première des mots* (1869, in-12; réédité en 1875); *Cours de linguistique fait moyennant l'analyse glossologique des mots de la fable de La Fontaine :* le *Rat de ville et le Rat des champs* (1875, in-12).

BERGON (le comte Joseph-Alexandre), administrateur français, né à Mirabel (Rouergue) en 1741, mort en 1824. Il fut quelque temps avocat, se fit ensuite écrivain, composa, sur les sujets les plus variés, un grand nombre d'ouvrages dont plusieurs ont été imprimés, mais ne sont guère plus connus que ceux qui sont restés manuscrits. Il eut enfin la pensée plus heureuse d'entrer dans l'administration, et fut successivement secrétaire des intendances d'Auch et de Pau, chef de division au contrôle général, directeur de la correspondance à l'enregistrement et aux domaines. Il adopta, sans enthousiasme, les principes de la Révolution, devint administrateur des forêts sous le Consulat, directeur général, conseiller d'Etat et comte sous l'Empire. Il accueillit avec satisfaction l'arrivée des Bourbons et salua de ce cri le comte d'Artois au conseil d'Etat : « Enfin, les fils de saint Louis et de Henri IV nous sont rendus! » Il refusa, aux Cent-Jours, de servir l'empereur, devinant sans doute que son règne serait de courte durée. La seconde Restauration le rétablit au conseil d'Etat, et il y resta jusqu'à sa mort.

BERGONDI (Andrea), sculpteur italien du XVIIIe siècle. On lui doit des bas-reliefs qui

ornent plusieurs églises de Rome, et une partie des décorations des horloges qui surmontent la façade de Saint-Pierre.

BERGONDI (Constantin), avocat et homme politique français, né en 1817, mort en 1874. Il exerçait avec beaucoup de distinction la profession d'avocat à Nice, et il était membre du conseil général des Alpes-Maritimes pour le canton de Saint-Sauveur lorsqu'il fut élu, dans ce département, député à l'Assemblée nationale, le deuxième sur quatre, par 14,619 voix. Il alla siéger à la Chambre dans le groupe des républicains modérés et soutint la politique de M. Thiers. Il vota pour la paix, contre la pétition des évêques, pour l'abrogation des lois d'exil, la proposition Rivet, le pouvoir constituant de la Chambre, contre la dissolution, pour la loi contre la municipalité lyonnaise, pour M. Thiers, le 24 mai 1873, et se rangea alors parmi les adversaires du gouvernement de combat. A l'occasion des intrigues qui se produisirent pour imposer à la France la royauté avec le comte de Chambord, M. Bergondi se prononça énergiquement contre toute tentative de restauration d'une monarchie que le pays répudiait hautement. Le 19 novembre 1873, il vota contre le septennat. Atteint d'une maladie de foie, d'un caractère atrabilaire, il était devenu hypocondriaque au plus haut degré lorsque, pendant un voyage à Nice, il se donna la mort en se tirant un coup de pistolet qui lui traversa la tête.

BERGONZONI (Lorenzo), peintre italien, né à Bologne en 1646, mort en 1722. Il fut élève de Bolognini et du Guerchin et se distingua surtout comme peintre de portrait. On cite cependant avec éloge son *Miracle de la multiplication des pains*, fresque qui orne le réfectoire du couvent des servites, à Bologne.

* **BERG-OP-ZOOM**, ville forte des Pays-Bas (Brabant septentrional); 6,000 hab. Port sur l'Escaut oriental. « Cette ville est située entre des marais et le « pays inondé, » dit M. A.-J. Du Pays, au fond d'une sorte d'anse formée par l'Escaut oriental, sur la petite rivière de Zoom, d'où elle tire son nom *op-Zoom* (sur le Zoom). Comme place forte, elle est le chef-d'œuvre de l'ingénieur hollandais Menno van Coehorn (Cohorn). Les marais en rendent l'approche difficile et les environs peuvent être facilement inondés. Un canal d'environ 2 kilom. la met en communication avec l'Escaut et, par l'Escaut, avec la mer. »

BERGSNYLTRA s. m. (bèrgh-sni-ltra). Ichthyol. Poisson des mers de Norvége.

BERGTHORER, géant, père de Belsta, femme de Bor, dans la mythologie scandinave.

* **BERGUES-SAINT-WINOC**, ville de France (Nord), place de guerre de 2e classe, ch.-l. de cant., arrond. et à 8 kilom. de Dunkerque, au point de jonction du canal de la Colme avec deux autres canaux; pop. aggl., 5,174 hab. — pop. tot., 5,774 hab. Marché aux grains, l'un des plus importants de la région septentrionale; commerce de lin, fourrage et beurre.

BERGUES-LA-GARDE (Joseph-Jacques-Casimir DE), écrivain français, né à Casteljaloux (Lot-et-Garonne) en 1837. Il est contrôleur des postes de la Vendée. M. de Bergues-la-Garde a publié les ouvrages suivants : les *Landes* (1868, in-8°); *Dictionnaire historique et biographique des hommes célèbres et de tous les illustres de la Corrèze* (1871, in-8°); *Nobiliaire du bas Limousin* (1873, in-8°); les *Gaules, histoire de la France dans les temps les plus reculés* (1873, in-12), etc.

BERGYLTE s. m. (bèr-ji-lte). Ichthyol. Poisson des mers du Nord.

BÉRIGNY (Charles), ingénieur français, né à Fécamp en 1771, mort en 1842. Sorti second de la promotion de l'Ecole polytechnique, il devint ingénieur en chef (1800), inspecteur général (1830), et fut nommé député en 1828. Il a écrit : *Navigation maritime du Havre à Paris* (Paris, 1826, in-8°); *Mémoire sur un projet d'injection propre à prévenir ou à arrêter les infiltrations sous les fondations des ouvrages hydrauliques* (Paris, 1832, in-8°).

BERINGER (Diephold), prédicateur allemand du XVIe siècle. Beringer était un simple paysan qui, entraîné par le mouvement religieux, se mit à prêcher contre le pape et obtint un très-grand succès. Il fit ses débuts à Wöhrd (1524), se rendit ensuite à Nuremberg, mais en fut expulsé par ordre de l'archiduc. Il s'établit ensuite à Kitzingen, en Franconie, et l'on ignore ce qu'il devint depuis. Ses sermons ont été imprimés.

BERINGHEN (Jacques-Louis, marquis DE), premier écuyer de la petite écurie de Louis XIV, né à Paris en 1651, mort en 1723. Le fondateur de sa maison avait été premier valet de chambre de Henri IV. La protection de ce prince et de ses successeurs éleva rapidement la famille aux premières charges de la cour. Jacques-Louis de Beringhen fut d'abord chevalier de Malte, sortit de l'ordre premier écuyer, devint colonel de cavalerie, puis guidon des gendarmes de Bourgogne. En 1708, le marquis de Beringhen fut le héros d'un fait véritablement incroyable pour ceux qui ne connaîtraient pas l'état de complète déroute où étaient tombées les forces militaires de la France à la fin du règne du grand roi. Un parti de réfugiés français au service de la Hollande, ayant pénétré par les Ardennes et la forêt de Compiègne, arriva jusqu'au pont de Sèvres, rencontra en cet endroit la voiture du marquis, et, comme cette voiture portait l'écusson de France, les aventuriers, croyant avoir affaire au dauphin, enlevèrent Beringhen, qu'ils traitèrent du reste avec de grands égards. Mais, peu après, une troupe de pages du roi atteignit les Hollandais dans leur retraite et les fit prisonniers. Sur les instances de Beringhen, ils furent relâchés. Le marquis de Beringhen devint premier écuyer en 1723. Il fut le rival heureux du duc d'Orléans, régent du royaume, à qui il réussit à enlever sa maîtresse, la comtesse de Parabère. Il avait formé une précieuse collection de gravures qui passèrent, après sa mort, au cabinet des estampes de la Bibliothèque royale.

* **BÉRIOT** (Charles-Auguste DE), célèbre violoniste. — Il est mort à Bruxelles en 1870.

BERJEAU (Jean-Philibert), bibliophile français, né à Ballon (Sarthe) en 1809. Il quitta la France en 1851 et il alla se fixer en Angleterre. M. Berjeau s'est adonné d'une façon toute spéciale à des travaux bibliographiques. Il a publié : *Biographies bonapartistes* (Londres, 1853, in-32); *Speculum humanæ salvationis, le plus ancien monument de la xylographie et de la typographie réunies*, avec une introduction historique (Londres, 1861, in-4°); *Essai bibliographique sur le Speculum humanæ salvationis* (Londres, 1862, in-4°); le *Bibliomane* (1861, in-8°), journal qui n'eut que deux numéros; le *Bibliophile illustré* (Londres, 1862-1865), qu'il a continué à publier en anglais à partir de 1866 sous le titre de *The Bookworm*, *Catalogue illustré des livres xylographiques* (1865, in-8°), avec de nombreuses gravures, etc.

BERKEL ou **BERKELIUS** (Abraham VAN), philologue hollandais, né à Leyde vers 1630, mort en 1688. Il se destina d'abord à la médecine, qu'il abandonna bientôt pour l'étude des lettres, et devint professeur, puis recteur de l'Académie de Delft. Berkel était un érudit distingué, mais un caractère peu estimable. Il a passé une partie de sa vie à disputer à d'autres savants des découvertes qui ne lui appartenaient pas et à s'approprier les travaux de ses concurrents. Les éditions qu'il a données sont néanmoins estimées; nous citerons : *Manuel d'Epictète* (Leyde, 1670, in-8°); *Métamorphoses d'Antoninus Liberalis* (Leyde, 1674, in-12), édition moins bonne que celle de Munker, qui parut en même temps et que Berkel attaqua avec fureur; *Fragments originaux d'Etienne de Byzance sur les villes et les peuples, avec le* Périple d'Hannon, *en grec et en latin* (Leyde, 1674, in-8°). C'est le principal travail de Berkel; on prétend qu'il y consacra la plus grande partie de sa vie. Il n'a pourtant d'original que le nom, les fragments qui y sont rassemblés ayant déjà été publiés; les notes mêmes qui accompagnent le texte sont tirées de la *Géographie sacrée* de Bochat.

BERKEL (Janus), philologue hollandais, fils du précédent, né en 1675. Il était recteur de l'Académie de Dordrecht et il a laissé l'ouvrage suivant : *Dissertationes selectæ criticæ de poetis græcis et latinis* (Leyde, 1704, in-8°). Le même volume contient : un traité de Paulmier de Grentemesnil, *Pro Lucano contra Virgilium*; des traductions latines de la *Comparaison d'Homère et de Virgile*, par le Père Rapin, et de la *Comparaison de Pindare et d'Horace*, par François Blondel; enfin les *Poetarum latinorum cum græcis comparationes*, de Jacques Tollius.

* **BERLAIMONT**, bourg de France (Nord), ch.-l. de cant., arrond. et à 12 kilom. d'Avesnes; pop. aggl., 1,764 hab. — pop. tot., 2,755 hab. Restes d'une forteresse romaine.

BERLEPSCH (Mme Emilie DE), femme de lettres allemande, née à Gotha en 1757. Elle passa de son temps pour écrire très-purement la langue allemande. Ses ouvrages, aujourd'hui oubliés, sont intitulés : *Mélange de prose et de vers* (Gœttingue, 1787); *Caledonia* (1802), livre qu'elle écrivit après un voyage en Ecosse.

BERLET (Albert-Ernest-Edmond), homme politique français, né à Nancy en 1837. Reçu docteur en droit, il s'établit comme avocat dans sa ville natale, où il ne tarda pas à se faire remarquer par son talent et par ses idées libérales, et fit partie du fameux comité de Nancy qui, sous l'Empire, donna le branle au mouvement décentralisateur. Lors des élections du 8 février 1871, M. Berlet fut élu député de la Meurthe par 44,495 voix. Il alla siéger à la gauche républicaine, avec laquelle il a constamment voté, et il prit à diverses reprises la parole. M. Berlet vota contre les préliminaires de paix, contre la pétition des évêques, pour le retour de la Chambre à Paris, pour la proposition Rivet, pour M. Thiers, le 24 mai 1873. Il fit une opposition constante au gouvernement de combat, se prononça contre le septennat (19 novembre 1873), contribua à la chute du cabinet de Broglie (16 mai 1874), appuya les propositions Périer et Maleville; enfin il vota pour la constitution républicaine du 25 février 1875, contre la loi sur l'enseignement supérieur, etc. Aux élections pour la Chambre des députés, le 20 février 1876, M. Berlet posa sa candidature dans la 2e circonscription de Nancy. Après avoir, dans sa profession de foi, exposé la ligne de conduite qu'il avait constamment suivie depuis que, sous l'Empire, il avait « lutté ouvertement contre un gouvernement corrupteur, énervant, dont la folle politique devait nous faire subir les douleurs et la honte d'une troisième invasion et d'un démembrement, » il déclara qu'il repousserait toute proposition de révision qui n'aurait pas pour objet exclusif d'améliorer la constitution dans un sens républicain. Elu député par 11,917 voix, il alla reprendre à la Chambre sa place dans les rangs de la gauche, devenue la majorité républicaine, et il a constamment voté les mesures propres à affermir nos institutions.

* **BERLIN**, capitale du royaume de Prusse. — Peu de villes européennes ont eu un accroissement de population aussi rapide que Berlin. En 1817, Berlin ne comptait que 188,000 habitants; en 1831, ce chiffre s'élevait à 230,000; en 1851, à 250,000; en 1867, la statistique indiquait 702,000 habitants; la population avait presque triplé en seize ans; enfin, au 31 décembre 1871, elle était de 828,015 habitants, et en 1873 de 850,002. Cette augmentation s'est, du reste, étendue à toute l'Allemagne. Si elle a été un peu plus considérable à Berlin dans ces dernières années, c'est que, depuis la guerre, une masse considérable d'Allemands a reflué sur la capitale, attirée par l'appât des 5 milliards de la rançon française; les badauds croyaient qu'on allait leur en faire faire curée. La ville, malgré sa vaste superficie, devint trop petite pour ces affamés et se remplit, des caves aux galetas, de toute une population flottante; on aménagea des caves en appartements, on bâtit même une sorte de camp en planches en dehors de la ville, et cette installation pittoresque reçut le nom non moins pittoresque de *Barakia*, la ville des baraques. Ce fut bientôt un tel foyer d'infection, physique et morale, que le gouvernement se vit obligé d'y mettre le balai administratif; les femmes et les enfants furent internés dans les hospices; quant aux hommes, forcés de rentrer à Berlin et n'ayant pas de moyens d'existence, la plupart trouvèrent un abri dans les prisons. La masse d'émigrants dirigés sur Berlin de 1871 à 1873 montait à 133,693 individus, comprenant 55,400 femmes, dont plus des deux tiers n'étaient pas mariées

M. V. Tissot, dans son amusant *Voyage au pays des milliards*, donne de la physionomie de Berlin une idée tout autre que celle que l'on peut se faire d'après les descriptions officielles et fait connaître diverses particularités de voirie dont nous n'avons pas parlé à l'article BERLIN du *Grand Dictionnaire*. Nous transcrivons ici cette page humoristique. « Rien de moins allemand, dans le sens gothique que nous donnons à ce mot, que la physionomie de Berlin. Les rues se suivent, longues et monotones; elles sont le produit d'une volonté souveraine; elles ont été bâties par ordre, comme des casernes, et alignées par la canne du roi-caporal. Il ne faut pas chercher ici des monuments qui parlent du passé, qui soient l'incarnation d'une époque ou d'un art; l'enthousiasme du beau n'a jamais enflé le cœur coriace de ces rois de Prusse rationalistes et mesquins. Un canon leur a toujours paru supérieur à une cathédrale; ils auraient troqué une douzaine de madones de Raphaël contre un grenadier de six pieds. On dit « l'Arsenal et le Château » de Berlin, » comme on dit à Vienne, à Cologne, à Francfort, à Ulm « le Dôme ou la Ca» thédrale. » Le dieu de la guerre est seul reconnu et adoré dans la capitale prussienne. L'aigle tonnant de Jupiter est orgueilleusement posé sur l'église de la garnison, et la statue de la Victoire s'élève sur la place du Roi, comme le veau d'or au milieu du camp israélite. Les mélodieuses sonneries des cloches chrétiennes sont remplacées par le bruit assourdissant des tambours et les aigres sifflements des fifres. Le gai tumulte du travail est étouffé par le roulement de l'artillerie. Aussi, quand vous avez parcouru ces rues rangées à la file, veuves d'animation populaire, quand vous n'avez vu que des sabres, des casques et des panaches dix heures durant, vous vous sentez pris d'un indicible ennui; vous comprenez pourquoi Berlin, malgré le prestige que lui ont donné les derniers événements, ne sera jamais une capitale comme Vienne, Paris et Londres. Ce n'est pas quelqu'un, c'est quelque chose : un entassement de moellons gardés par des sentinelles.

» La Sprée, qui traverse la ville, est une rivière infecte, roulant de la boue noire, aux émanations pleines de pestilence. « La Sprée, » dit un poëte du cru, est pareille à un cygne » à son entrée dans la capitale; elle en res» sort semblable à une truie. » Les ponts jetés sur la rivière sont tous en bois, lourds, massifs, mais solides et suffisants pour le passage des régiments et des canons. L'entretien des rues ferait honte à une bourgade italienne. Dans les faubourgs, pas de pavé. Quand il pleut, bêtes et gens naviguent dans une mer de boue. Les trottoirs sont inconnus dans ces quartiers où la population grouille comme des animaux immondes et végète dans les caves

» *Sous les Tilleuls*, le boulevard des Italiens de Berlin, a des trottoirs qui sont bordés d'une ornière profonde. A chaque instant, de grosses servantes à la taille de tambour-major, les manches retroussées et les bras étoilés d'énormes taches de rousseur, chaussées d'une espèce de sabot dans lequel le pied est nu, viennent y vider des eaux de relavures en éclaboussant les passants. La nuit, ces rigoles remplacent les égouts absents et conduisent à la Sprée ce que la compagnie Richer recueille avec tant de soin à Paris et transforme en dividendes inodores. Plus d'une fois on a trouvé des ivrognes noyés dans ces ruisseaux.

» Au milieu de la ville, autre foyer d'infection. C'est un immense réservoir à ciel ouvert, dont les émanations putrides tuent les mouches à cent pas. Toute description est impossible, il faut voir pour croire. Pendant trois mois de l'été, les employés de la voirie sont occupés à répandre de l'acide phénique dans le voisinage. Il a été souvent question d'assainir la ville, car le choléra y est en permanence; mais les ressources municipales sont terriblement restreintes. Du reste, le peuple ne se plaint pas; il semble se complaire dans cette atmosphère pimentée. On a voulu construire des halles pour faire disparaître ces ignobles marchés de la viande et du poisson qui se tiennent en pleine rue. Les marchands sont allés s'installer, la pratique a refusé de venir, et aujourd'hui les halles de Berlin ont été transformées en cirque. »

Enfin, pour donner une idée de la manière dont les Berlinois peuvent goûter les plaisirs de la scène, dans leurs principaux théâtres, nous terminerons par cette notice, envoyée au journal le *Temps* par son correspondant particulier :

« Les deux théâtres royaux ont trois sortes de prix, les petits, les moyens et les grands. Ordinairement, une stalle de parquet, prise à la caisse, se paye 5 marcs pour l'Opéra (6 fr. 25); 4 marcs pour le Théâtre-Dramatique (5 fr.); une place de balcon ou de loge, au premier rang, 6 marcs (7 fr. 50) à l'Opéra, 5 marcs au Théâtre-Dramatique. Les places les plus chères se trouvent dans les loges d'avant-scène.

» Un règlement militaire défend aux officiers en uniforme de se montrer ailleurs qu'au premier rang ou à l'avant-scène, même dans les théâtres royaux. C'est un peu dur pour l'armée, et cela l'est tout à fait pour les pékins du parquet; mais cette défense date d'une époque où l'armée avait des allures désagréables et où il n'eût pas été prudent de l'exposer à marcher trop souvent sur les pieds des civils. Peut-être a-t-on, à la commandature, des raisons de ne pas tolérer beaucoup d'uniformes à la fois dans les salles de spectacle. En tout cas, le parquet, qui comprend ce que nous appelons les stalles et les fauteuils (cette distinction n'existe pas ici), est fréquenté par le meilleur monde; dans certains théâtres, ces places sont même les seules recherchées. Partout l'usage y admet les dames.

» Pour que le public puisse en tout temps se procurer des billets sans passer sous les fourches caudines de certains industriels, voici le système adopté : on écrit son nom et son adresse sur une carte postale, au revers l'objet de sa demande; cette carte doit être déposée la veille du spectacle, avant midi, dans une boîte spéciale adaptée au bâtiment de l'Opéra. Le lendemain au matin, elle vous revient par le facteur avec ou sans la mention : *accordé*. Il ne reste plus qu'à faire retirer ses billets, qu'on délivre de dix à onze heures à la caisse, sur la présentation de la carte postale.

» Quant aux places démocratiques, *parterre* et *grenier*, elles se payent dans les théâtres royaux 1 marc (1 fr. 25) et 1 marc 1/2 (1 fr. 90). L'espace réservé au parterre est fort étroit dans l'une et l'autre salle. A l'Opéra, les spectateurs s'y tiennent debout, ce qui suppose des jarrets d'acier, lorsqu'on donne une pièce de la dimension de *Tristan et Iseult*.

» Les deux grands théâtres de Berlin, sur lesquels tous les autres doivent naturellement se régler, l'Opéra et le Théâtre-Dramatique, ne sont pas des entreprises subventionnées, mais des instituts royaux directement administrés par un fonctionnaire de la liste civile.

» Que l'exercice se solde en excédant ou en déficit, cela regarde la cassette du roi. Le roi ne spécule point. Il donnera, par désintéressement pur, des spectacles à prix réduits. L'été dernier, comme le public berlinois trouvait le théâtre encore trop cher, après ses mésaventures à la Bourse, l'intendance organisa des représentations dramatiques à bon marché. Un certain nombre de billets de parterre forme une réserve de faveur pour les étudiants. Les cadets, les élèves des établissements d'instruction publique sont fréquemment admis, sinon à l'Opéra, du moins au Théâtre-Dramatique, à des conditions paternelles.

» Le répertoire est varié. Un intendant royal ne dépend pas de la vogue. Quand une pièce nouvelle a trente représentations en une année, c'est beaucoup; mais jamais on ne la donnera trente fois de suite, le succès fût-il grand. »